

Le paradoxe du sociologue The Sociologist's Paradox

Pierre BOURDIEU

Volume 11, Number 1, avril 1979

Critique sociale et création culturelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001079ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001079ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

BOURDIEU, P. (1979). Le paradoxe du sociologue. *Sociologie et sociétés*, 11(1), 85–94. <https://doi.org/10.7202/001079ar>

Article abstract

The opposition found throughout the history of the social sciences between an empirical or realistic and a constructivist or idealistic type theory corresponds in politics to the opposition between a scientific objectivism and subjectivism or spontaneousness. This two-way opposition can be clearly seen in connection with social class and is very much present within the Marxist tradition. In fact, class theory poses a central problem which relates back to the theory of perception of the social world and which is the problem of the relationship between the academic conscience and the common conscience, that is, the relationship between the classifications proposed by the sociologist and those the agents themselves have in mind. Sociology can lay claim to any sort of objectivity or truth all the less in that these classifications are themselves at stake in the struggle between social agents, and in that there exists a struggle among classifications which is itself a dimension of class struggle.

Le paradoxe du sociologue*



PIERRE BOURDIEU

L'idée centrale que je voudrais avancer aujourd'hui, c'est que la théorie de la connaissance et la théorie politique sont inséparables. Autrement dit, il n'y a pas de théorie de la connaissance qui ne soit pas en même temps une théorie politique et toute théorie politique implique une théorie de la connaissance. Je m'explique : il y a dans toute théorie politique, à l'état implicite au moins, une théorie de la perception du monde social et les théories de la perception du monde social s'organisent selon des oppositions très analogues à celles que l'on retrouve à propos de la théorie de la perception du monde naturel. En gros, on retrouve avec beaucoup de constance tout au long de l'histoire de la science sociale l'opposition entre une théorie de type empiriste ou réaliste et une théorie de type constructiviste et idéaliste. J'emploie de grands mots mais je pense que cela peut se comprendre très simplement. À propos de la perception des objets, on peut opposer comme on le fait traditionnellement dans les cours de philosophie, une théorie empiriste, selon laquelle la perception emprunte à la réalité ses structures et puis une théorie constructiviste qui dit qu'il n'y a d'objets perçus que par un acte de construction. On retrouve le même type d'oppositions si on s'interroge par exemple sur l'existence des

* Ceci est le texte d'une conférence qui a été prononcée à Arras en octobre 1977 et qui aborde, avec la liberté que permet la forme orale, certains des thèmes d'un livre que Pierre Bourdieu prépare sur les classes sociales. (Note de la rédaction.)

classes sociales. Sur cette question, on retrouvera deux positions antagonistes qui ne s'expriment pas avec la simplicité un peu brutale que je vais leur donner : pour les uns, les classes sociales existent dans la réalité, la science ne faisant que les enregistrer, les constater ; pour les autres, les classes sociales, les divisions sociales sont des constructions opérées par les savants ou par les agents sociaux qui ne peuvent agir ou penser le monde social qu'en fonction de structures mentales.

Ceux qui veulent nier l'existence des classes sociales invoquent souvent que les classes sociales sont le produit de la construction sociologique. Il n'y a, selon eux, de classes sociales que parce qu'il y a des agents professionnels, des savants pour les construire. En fait le problème est beaucoup plus compliqué.

Je dis tout de suite qu'un des problèmes fondamentaux que pose la théorie de la perception du monde social, c'est le problème du rapport entre la conscience savante et la conscience commune.

Lorsque je pense le monde social je peux le penser en tant qu'indigène, en mettant en œuvre des divisions (homme-femme, riche-pauvre, haut-bas, des pensées « élevées » – des pensées « basses », des sentiments « élevés » – des sentiments « bas »).

Le sentiment esthétique est presque entièrement constitué à travers des oppositions tout à fait analogues à celles qui fonctionnent dans les sociétés primitives pour organiser le monde. La question qui se pose avec une force particulière à la sociologie est celle-ci : « L'acte de construction est-il le fait du savant ou de l'indigène ? L'indigène a-t-il des catégories de perception et où les prend-il et quel est le rapport entre les catégories que construit la science et les catégories que met en œuvre dans sa pratique l'agent ordinaire ? »

Je reviens à ma question initiale : comment le monde social est-il perçu et quelle est la théorie de la connaissance qui rend compte du fait que nous percevons le monde comme organisé ? La théorie empiriste dira que les classes sociales sont dans la réalité, qu'elles se mesurent à des indices objectifs tels que le revenu, le niveau d'instruction. La principale objection à la théorie réaliste consiste à dire : dans la réalité, il n'y a jamais de discontinuité. Les revenus sont continus (loi de Pareto) ; la plupart des propriétés sociales que l'on peut attacher à des individus se distribuent de manière continue. Or, la construction scientifique ou même la perception ordinaire voit du discontinu là où l'observation voit du continu. Par exemple il est évident que d'un point de vue strictement statistique, il est impossible de dire où finit le pauvre et où commence le riche. Pourtant, la conscience commune pense qu'il y a les riches et les pauvres. Même chose pour jeunes et vieux. Où finit la jeunesse ? Où commence la vieillesse ? Où finit la ville ? Où commence la banlieue ? Quelle est la différence entre un gros village et une petite ville ? On vous dit : les villes de plus de 20 000 habitants sont plus favorables à la gauche que celles de moins de 20 000. Pourquoi 20 000 ? La mise en question du découpage est très justifiée. C'est une première opposition : les constructions sont-elles construites ou constatées ?

Ayant posé la première opposition en termes de sociologie de la connaissance (Connaissons-nous le monde social par construction ou par constat?), je voudrais la reposer en termes politiques. Faisons une parenthèse sur les concepts en « isme ». La plupart des concepts en « isme » sont des concepts historiques. Ce sont des concepts qui sont nés dans une lutte, dans une polémique insérée dans un contexte historique bien précis et qui se sont perpétués au-delà de ce contexte, qu'on fait fonctionner comme transhistoriques. Les meilleurs exemples sont les concepts de l'histoire de l'art qui sont nés d'une lutte. La plupart des concepts de la théorie politique (spontanéisme, théoréticisme, etc.) sont de cette espèce et une des erreurs historiques que l'on commet communément consiste à déshistoriciser des concepts historiques et à faire fonctionner les concepts en dehors du contexte dans lequel ils ont fonctionné (c'est-à-dire telle polémique entre Rosa Luxembourg et Kautsky). Ce qui ne veut pas dire que ces concepts enracinés historiquement ne puissent pas avoir une certaine valeur transhistorique.

Je ferme la parenthèse et je reviens à ma deuxième opposition, plutôt politique, entre un objectivisme scientifique ou un théoréticisme d'une part et d'autre part un subjectivisme ou un spontanéisme. Soit l'exemple des classes sociales. Un des problèmes qui a hanté la pensée sociale à la fin du XIX^e siècle est ce que la tradition marxiste appelait le problème de la catastrophe finale. Ce problème peut être formulé en gros dans les termes suivants : est-ce que la révolution sera le produit d'un déroulement fatal, inscrit dans la logique de l'histoire ou bien est-ce que ce sera le produit d'une action historique ? Sur ce problème, il y a d'un côté les déterministes qui tendent à avoir du monde social une vision scientifique, objectiviste, qui pensent que l'on peut connaître les lois immanentes du monde social : ceux qui adoptent cette position se placent dans une position de survol par rapport au monde social. De l'autre côté, il y a les spontanéistes ou les subjectivistes : pour eux, les lois historiques sont une espèce de réification. Ce qui existe, c'est l'action historique : c'est le primat de la praxis, c'est le primat du sujet, le primat de l'action humaine par rapport aux lois invariantes de l'histoire.

Cette opposition réduite à sa plus simple expression entre l'objectivisme déterministe et le subjectivisme politique ou le spontanéisme se voit de façon tout à fait claire à propos des classes sociales. Si je prends le problème des classes sociales, ce n'est pas par hasard. C'est à la fois quelque chose dont les sociologues ont besoin pour penser la réalité et c'est en même temps quelque chose qui existe dans la réalité. Mais c'est aussi quelque chose qui existe dans la tête des gens qui font partie de la réalité sociale. C'est le problème le plus compliqué que l'on puisse penser : j'ai donc de bonnes chances, je le dis sincèrement, de ne pas en parler comme il faudrait.

En politique, le problème de la connaissance est posé sous la forme de la question des rapports entre les partis et les masses. Beaucoup de questions qui ont été posées sur le rapport entre le parti et les masses sont une transposition consciente ou inconsciente des questions de la philosophie, de la connaissance classique sur le rapport entre le sujet et l'objet. Un sociologue (Sartori) développe la thèse ultrasubjective avec beaucoup de logique et de rigueur : observant que si l'on compare la situation des classes ouvrières aux États-Unis,

en Angleterre, en France et en Italie, on ne peut pas ne pas voir qu'une des principales différences réside dans les partis et dans les histoires relativement autonomes des différents partis ouvriers, il est amené à se demander si les différences sont dans l'histoire relativement autonome des partis, c'est-à-dire des sujets construisant la réalité sociale, ou dans les réalités sociales correspondantes. Aujourd'hui, le problème se pose avec une acuité particulière. Est-ce que le parti exprime les différences ou est-ce qu'ils les produit? Selon la théorie intermédiaire entre l'ultrasubjectivisme et l'ultraobjectivisme qui est exprimée par Lukacs, le parti ne fait que révéler la masse à elle-même, selon la métaphore de l'accoucheur.

Est-ce que ces deux oppositions, opposition du point de vue du problème de la connaissance et opposition du point de vue de l'action politique, ne sont pas superposables? Si on avait à distribuer dans une sorte d'espace théorique les différents penseurs du monde social selon la position qu'ils prennent sur ces deux problèmes, on s'apercevrait que les réponses ne sont pas indépendantes statistiquement. On verrait que lorsqu'on a répondu «réaliste» du côté du problème de la connaissance, on répondra plutôt «scientiste», «objectiviste» du côté du problème de la politique. Ce n'est pas un hasard si par exemple l'opposition jeune Marx-vieux Marx donne un jeune Marx plutôt spontanéiste et plutôt constructiviste alors que le vieux Marx serait plutôt scientiste et plutôt objectiviste. Devant ces deux oppositions, que l'on a toujours pensées séparément, je crois que cela vaut la peine de se demander si elles sont aussi séparées qu'elles en ont l'air. Sur le terrain de l'ethnologie, de l'anthropologie où la question proprement politique (spontanéisme — objectivisme) ne se pose pas, le grand principe d'opposition c'est l'opposition entre le subjectivisme et l'objectivisme. La tradition objectiviste très typiquement incarnée par Lévi-Strauss construit le monde social comme un univers de régularités objectives indépendantes des agents et construites à partir d'un point de vue d'observateur impartial qui est hors de l'action, qui survole le monde observé. L'ethnologue est quelqu'un qui reconstitue une espèce de partition non écrite selon laquelle s'organisent les actions des agents. Les agents croient improviser chacun leur petite mélodie. En réalité, qu'il s'agisse d'échanges matrimoniaux (cf. Lévi-Strauss) ou d'échanges linguistiques (cf. Saussure), ils agissent conformément à un système de règles transcendantes, etc. En face, Sartre s'en prend explicitement, dans la *Critique de la raison dialectique*, à Lévi-Strauss et à l'effet de réification que produit l'objectivisme. Un disciple de Husserl, Schütz a fait une espèce de phénoménologie de l'expérience ordinaire du monde social; il a essayé de décrire comment les agents sociaux vivent le monde social à l'état naïf et cette tradition s'est prolongée aux États-Unis dans le courant appelé «ethno-méthodologique» qui était une espèce de phénoménologie rigoureuse de l'expérience subjective du monde. C'est l'anti-thèse absolue de la description objectiviste. À la limite, comme on le voit dans certains textes de Goffmann, le monde social est le produit des actions individuelles. Loin que les gens respectent les hiérarchies, qu'ils aient des conduites respectueuses parce qu'il y a des hiérarchies, ce sont les conduites respectueuses qui produisent les hiérarchies: c'est l'infinité des actions individuelles de respect, de déférence, etc., qui finit par produire la hiérarchie. On voit tout de suite les implications politiques. D'un côté le langage des structures objectives de domination, des rapports

de force objectifs ; de l'autre une addition d'actes de respect infinitésimaux qui donne l'objectivité des relations sociales. D'un côté le déterminisme, de l'autre la liberté, la spontanéité : « Si tout le monde cessait de saluer les grands il n'y aurait plus de grands, etc. ». On voit bien que c'est un enjeu important. Donc sur le terrain de l'anthropologie on se pose plutôt le problème de la connaissance du monde social que le problème politique. Sur le terrain des sociétés divisées en classes et de la sociologie il est plus difficile, quoi qu'on le fasse à peu près toujours, d'isoler le problème de la connaissance et le problème politique.

Dans la tradition marxiste, il y a lutte permanente entre une tendance objectiviste qui cherche les classes dans la réalité (d'où l'éternel problème : « Combien y a-t-il de classes ? ») C'est la tendance objectiviste, positiviste selon laquelle les classes seraient une chose que l'on peut constater, mesurer et, en quelque sorte, toucher du doigt) et d'un autre côté, une théorie volontariste ou spontanéiste selon laquelle les classes sont quelque chose que l'on fait. D'un côté on parlera de condition de classe et de l'autre plutôt de conscience de classe. D'un côté on parlera de propriété, de position dans les rapports de production. De l'autre on parlera plutôt de « lutte des classes », d'action, de mobilisation. La vision positiviste sera plutôt une vision de savant. La vision spontanéiste sera plutôt une vision de militant. Je pense en effet que la position que l'on prend sur le problème des classes dépend de la position que l'on occupe dans la structure des classes.

Dans un papier que j'ai fait il y a quelques temps dans *Actes de la recherche* et que j'avais intitulé « Le jeu chinois¹ », je posais les problèmes que je veux poser ce soir. Le jeu chinois consiste à dire de quelqu'un : « Si c'était un arbre, ce serait quoi ? Si c'était une voiture, si c'était un meuble, ce serait quoi ? » Un institut de sondage avait demandé aux gens de dire à propos de Marchais, Mitterrand, Giscard, Chirac, Poniatowski, Servan-Schreiber si dans le cas où ce serait un arbre cela leur évoquait un peuplier, un chêne, etc. Apparemment c'était un jeu de société sans conséquence. J'ai regardé les statistiques et j'ai été absolument stupéfait. Les réponses à ce qui semblait être un jeu gratuit étaient d'une nécessité absolue. Plus je travaillais, plus des choses qui m'avaient d'abord paru approximatives, aléatoires, etc. m'apparaissaient nécessaires. Vous proposez à des sujets un univers de personnages sur lesquels ils n'ont pas de pensée conceptuelle construite. Ils ne peuvent pas vous dire que Servan-Schreiber est « ceci ou cela ». Ils n'ont pas de concept de Servan-Schreiber. Pourtant quand on leur demande de mettre en relation deux séries, une série d'hommes politiques d'un côté et une série d'attributs de l'autre, par exemple une série d'arbres, au terme de ces attributions, pour Servan-Schreiber par exemple, cela donne : si c'était un arbre ce serait un palmier ; si c'était un meuble ce serait un meuble de chez Knoll, si c'était une voiture ce serait une Porsche, si c'était un parent, ce serait un gendre (cf. le gendre de Monsieur Poirier). Il n'y a pas une once d'aléa. On y retrouve le racisme avec la couleur jaune (l'étoile jaune) ou le palmier judéo-arabe. On y retrouve l'idée que

1. P. Bourdieu, « Un jeu chinois. Notes pour une critique sociale du jugement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, n° 4, p. 91-101.

c'est un « m'as-tu vu », un « tape à l'œil » et toute une vérité constitutive de la nouvelle bourgeoisie dont participe Servan-Schreiber (qui a effectivement des meubles Knoll à Paris). Autrement dit il y a une intuition globale de la personne en tant qu'elle est porteuse du projet de toute une fraction de classe.

Dans les sociétés primitives, de la même façon, les agents ont des systèmes de classements totalement inconscients qui font qu'ils peuvent classer à peu près n'importe quel objet selon les oppositions fondamentales. Cela sans jamais expliciter les principes de classement. Ils procèdent par opérations classificatoires discontinues qui donnent un univers cohérent sans que jamais l'axiomatique de ces principes soit explicitée.

Avec les objets naturels (arbres, fleurs, etc.), on a affaire à des objets qui, n'étant pas préconstitués socialement, sont constitués par l'application de schèmes sociaux. Mais si vous prenez des coiffures (chapeau melon, haut de forme, casquette, béret, etc.), ou des jeux (bridge, belotte, etc.) et que vous trouvez casquette : Marchais — béret : Mitterrand — haut de forme : Giscard — melon : Poniatowski, là vous avez des schèmes classificatoires appliqués à des objets déjà classés, puisque par le fait de mettre un béret, une casquette, d'aller tête nue, etc., les gens se classent et savent qu'ils le font. Les classifications que le sociologue applique sont donc des classifications du second degré. On peut dire que les attributions que font les gens sont faites avec un sens social qui est une quasi-sociologie. C'est-à-dire qu'il y a une espèce d'intuition pratique des positions sociales, des goûts, de la distribution des gens dans l'espace social, etc., qui correspond à la réalité. Je commence à répondre à la question que je posais en commençant. Est-ce que la représentation du monde social est simple enregistrement de divisions qui sont dans la réalité ou production par application de schèmes classificatoires ? Les agents ordinaires passent leur temps à classer et ils classent à partir d'une taxinomie complètement inconsciente... S'ils l'avaient fait en fonction d'une théorie des classes cohérente, ils auraient fait beaucoup moins bien qu'ils n'ont fait en pratique avec des schèmes classificatoires inconscients. Ils passent leur vie à classer des objets ; or, il n'y a rien de plus « classant » que les objets. Dernièrement on décrivait dans *le Monde*, les mobiliers de l'Élysée : à la hiérarchie des dignitaires à recevoir correspondait une hiérarchie des styles. C'est évidemment la même chose pour les styles linguistiques, les styles vestimentaires, etc. Autrement dit, les objets sont classés-classants. Chacun dit : « Si je mets telle chose cela fera petit-bourgeois. » Une des particularités des intellectuels, c'est qu'il ne veulent pas être classés, ils classent. De là, la théorie de Mannheim sur l'intellectuel « sans attaches ni racines ». C'est l'idéologie professionnelle de l'intellectuel. C'est celui qui flotte dans l'espace social, qui est nulle part et partout. S'il pouvait il aurait une 2CV. une casquette, un gibus, il jouerait au maximum de tous les systèmes de classements pour se faire une personnalité impossible, incontournable. En fait, les agents passent leur vie à se classer par le simple fait de s'approprier les objets qui sont eux-mêmes classés (par le fait qu'ils sont associés à des classes d'agents) et qui, étant classés, classent ceux qui se les approprient. Et en même temps nous passons notre vie à classer les autres qui se classent en s'appropriant les objets qui les classent.

Donc, pour le sociologue, dans la réalité même, la question du classement se pose. Autrement dit, le classement fait partie de ce que nous appelons la réalité sociale. L'opposition initiale du subjectivisme et de l'objectivisme était une question grossière et naïve qu'il fallait poser pour la dépasser. Il est question dans l'objet même du classement de l'objet. Les agents ont à peu près tous le même classement dans la tête ; par conséquent on pourrait dire qu'il y a deux objectivités : les classes objectives que j'obtiens en recueillant par exemple dans une population prise au hasard, les salaires, les diplômes, le nombre d'enfants, etc. Il y a ensuite au deuxième niveau les classes objectives en tant qu'elles existent dans tous les cerveaux sous forme de classements. C'est aussi une forme d'objectivité des classements. Et puis troisièmement il y a les classes que je construis en tenant compte ou en ne tenant pas compte de ces classes.

La grosse surprise de ce travail pour moi, c'est qu'en fait les classements sont les mêmes quelles que soient les classes. On demandait quelles professions on attribuait aux hommes politiques : médecin, chauffeur, coiffeur, etc. En gros, les classes populaires et les classes supérieures s'accordaient inconsciemment sur une hiérarchie des professions. Il est bien d'être médecin. Il est mal d'être chauffeur. Si bien que les classes supérieures, pour exprimer tout le bien qu'elles pensaient de leurs leaders : Giscard, etc., leur donnaient les bonnes professions. Giscard était avocat ou médecin. Les classes populaires étaient bien obligées d'employer la hiérarchie qu'elles voulaient renverser et mettaient Poniatowski chauffeur (pas Giscard, comme s'il y avait une sorte de respect inconscient qui fait qu'on n'ose pas infliger les derniers traitements au chef de l'État). C'est évidemment renverser la hiérarchie mais en même temps la reconnaître. C'est reconnaître que chauffeur c'est moins bien que médecin, ce qui ne va pas de soi. Les schèmes classificatoires inconscients sont beaucoup plus communs qu'on ne pourrait croire.

C'est la même chose pour le langage. Bakhtine développe très bien cette idée que la langue est commune mais que, dans les situations révolutionnaires, les mêmes mots prennent des sens opposés selon les classes. Donc les schèmes classificatoires tels que ceux que met en évidence l'exercice que j'ai analysé sont communs mais les gens donnent des signes inverses aux choses classées selon ces schèmes.

Nouveau progrès dans l'analyse : les classements ne sont pas simplement dans la tête du savant, ils sont dans la réalité. Ils sont dans la tête de tous les agents qui sont soumis au classement scientifique. Et ils sont un enjeu de lutte entre les agents. Autrement dit, il y a une lutte des classements qui est une dimension de la lutte des classes. Dans une des thèses sur Feuerbach, Marx dit à peu près que le malheur du matérialisme est d'avoir laissé à l'idéalisme l'idée que l'objet est le produit de nos constructions, d'avoir identifié le matérialisme à une théorie de la connaissance comme reflet du monde, alors que la connaissance est une production, un travail, un travail collectif, etc. Or, comme je l'ai dit, cette production est antagoniste. Les systèmes de classements sont des produits sociaux et des produits qui sont des enjeux de lutte permanente. Tout cela est très abstrait et je pourrais revenir à des choses extrêmement concrètes. Prenons un exemple : les conventions collectives sont des enregistrements de luttes sociales entre les patrons, les syndicats, etc. Luttons

sur quoi? Sur des mots, sur des classements, sur des grilles. La plupart des mots avec lesquels nous exprimons le monde social, les mots les plus ordinaires, peuvent aussi bien servir comme désignation que comme injure : vous avez « plouc » injure et « agriculteur » euphémisme et entre les deux « paysan ». La plupart des mots avec lesquels nous pensons le monde social sont de ce type. Il n'y a jamais de mots neutres pour parler du monde social. C'est toujours injure ou euphémisme et le mot n'a jamais le même sens, cela dépend de qui le prononce.

Le discours sociologique qui se veut scientifique (et moi-même j'ai participé à cette espèce de mythologie scientifique dont on a besoin parce qu'il faut bien avoir un moral, une morale professionnelle) produit une vérité du monde social qui est inaccessible aux agents ordinaires parce qu'ils n'ont pas le temps, parce qu'ils n'ont pas les outils. Il y a une illusion profonde dans cette vision scientifique parce que, quoi qu'on fasse, tout discours sur le monde social, y compris le discours scientifique, est voué à entrer dans la lutte des classements. C'est-à-dire que par exemple, il n'y a aucune défense possible contre les utilisations non scientifiques des conquêtes scientifiques. Si je dis : le capital culturel des familles se transmet entre les « générations », cela peut être immédiatement utilisé par les familles bourgeoises pour faire des stratégies de placement rationnel de leur capital culturel.

De même toute analyse scientifique du monde social qui classe, qui découpe, etc., apparaît comme une contribution à la lutte sociale. Prenons le mot « petit-bourgeois » dont je ne peux pas me passer pour penser le monde social. C'est un mot qui résume un certain nombre de propriétés tout à fait caractéristiques de cette catégorie. Ce mot a tellement été employé comme injure dans la lutte philosophique, dans la lutte littéraire — petit-bourgeois, épicier, etc. — que quoiqu'on fasse, il fonctionnera comme un instrument de lutte. Autrement dit, une des premières leçons du point de vue d'une épistémologie de la science sociale, c'est qu'il est tout à fait vain d'espérer produire une science neutre, au-dessus des partis, une science en survol. Cette philosophie de la science sociale, c'est typiquement la philosophie objectiviste. C'est une philosophie mandarinale dans laquelle le savant est en position de Dieu le père, au-dessus des conflits, et qui objective les autres.

Ceci dit, dans la vie quotidienne nous passons notre temps à objectiver les autres. L'injure est une objectivation. « Tu n'est qu'un, etc. », veut dire que l'on réduit l'autre à une de ses propriétés, de préférence cachée. On le réduit, comme on dit, à sa vérité objective, quelque chose qui n'est pas sa vérité subjective. Quelqu'un dit : « Je suis un professeur remarquable, généreux, désintéressé, etc. ». On lui dit : « Tu es là pour gagner ta vie », degré zéro de la réduction. J'ai horreur de la distinction « vulgaire et distingué » ; ceci dit le matérialisme a une propension à être vulgaire, non pas parce que c'est la théorie qui est conforme aux intérêts du prolétariat mais parce qu'il est conforme à cette tendance spontanée de la lutte quotidienne des classements sociaux, qui consiste à réduire l'autre à sa vérité objective. Or, la vérité objective la plus élémentaire, c'est la vérité économique.

Dans la pratique quotidienne, la lutte entre l'objectivisme et le subjectivisme est permanente. Chacun cherche à imposer comme perception objective de

soi-même, sa perception subjective. Un dominant c'est quelqu'un qui a les moyens d'imposer à l'autre qu'il le perçoive comme il demande à être perçu. Dans la vie politique, chacun est objectiviste contre ses adversaires. D'ailleurs nous sommes toujours objectivistes pour les autres. C'est pourquoi c'est très facile de faire de la sociologie « ricanante ». C'est une tentation permanente de la sociologie pour régler des comptes. Nous sommes tous bons sociologues spontanés quand il s'agit de réduire les autres à leur vérité objective.

Il y a une complicité entre le scientisme objectiviste et une forme de terrorisme. Je pense que dans cette propension à l'objectivisme qui est inhérente à la posture scientiste, qui est liée à certaines positions dans l'univers social, et en particulier à une position de chercheur qui domine le monde par la pensée, qui a l'impression d'avoir une pensée du monde que les gens qui pensent n'ont pas, etc., il y a là une tentation divine.

Dans le mouvement ouvrier, ceux qui adoptent cette position sont les plus savants. Il y a des perversions d'économistes. L'économisme est la tentation des gens qui savent plus d'économie. Et puis vous avez une autre tendance qui est plutôt celle des militants qui sont des hommes d'action, qui sont portés au spontanéisme. Une des stratégies de l'objectivisme consiste à dire : « Vous qui me dites cela en ce moment, qui êtes-vous ? Vous n'êtes qu'un petit prof, agrégé, normalien de telle promotion, etc. », et c'est vrai. Autrement dit, cette espèce de réduction à l'objectivité est vraie. Ceci dit, la position du sujet qui dit : « Je ne suis pas celui que vous croyez, je ne me réduis pas à cela », est aussi une forme de vérité. Je veux dire que l'opposition entre l'objectivisme et le subjectivisme est dans la nature des choses. Elle est indépassable, elle est la lutte historique même. Marx a plus de chance d'avoir la vérité de Bakounine que Bakounine, et Bakounine a plus de chance d'avoir la vérité de Marx que Marx. On ne peut en tout cas pas être à la fois Marx et Bakounine. On ne peut pas être en deux endroits de l'espace social à la fois. Le fait qu'on soit en un point de l'espace social est solidaire d'erreurs probables : l'erreur subjectiviste, l'erreur objectiviste. D'où l'intérêt de dire : « Quoi qu'on fasse, la vérité est antagoniste. S'il y a une vérité c'est que la vérité est un enjeu de lutte ». Dès qu'il y a un espace social, il y a lutte, il y a lutte de domination, il y a un pôle dominant, il y a un pôle dominé et dès ce moment-là il y a des vérités antagonistes. La contribution que la science sociale peut, me semble-t-il, apporter consiste à énoncer cette vérité que la vérité est enjeu de luttes.

Sur le terrain de la politique, les conséquences sont très importantes. Je pense que dans le mouvement ouvrier, il y a toujours eu une lutte entre disons, une tendance centraliste, scientiste, etc., et une tendance plutôt spontanéiste, chacune des deux tendances s'appuyant, pour les besoins de lutte à l'intérieur du parti, sur des oppositions réelles à l'intérieur de la classe ouvrière elle-même, l'une en appelant au sous-prolétariat, aux marginaux, aux exclus, etc. ; l'autre en appelant à l'élite ouvrière. Cette opposition est l'histoire même et la prétention moniste qui annule cette opposition, qui affirme la domination de l'une sur l'autre est anti-historique et, par là, terroriste.

Je ne sais pas si j'ai argumenté correctement. Ce que j'ai dit à la fin n'est pas un credo. Je pense que cela découle de l'analyse.

RÉSUMÉ

À l'opposition que l'on retrouve tout au long de l'histoire des sciences sociales entre une théorie de type empiriste ou réaliste et une théorie de type constructiviste ou idéaliste, correspond, en politique, l'opposition entre un objectivisme scientiste et un subjectivisme ou spontanéisme. Cette double opposition se voit de façon claire à propos des classes sociales et elle est très présente au sein même de la tradition marxiste. La théorie des classes pose en effet un problème central qui renvoie à la théorie de la perception du monde social et qui est celui du rapport entre la conscience savante et la conscience commune, c'est-à-dire, du rapport entre les classements que le sociologue propose et ceux que les agents ont dans la tête. La sociologie peut d'autant moins prétendre à une quelconque objectivité ou vérité que ces classements sont eux-mêmes un enjeu de la lutte entre les agents sociaux, qu'il y a une lutte des classements qui est une dimension de la lutte des classes.

SUMMARY

The opposition found throughout the history of the social sciences between an empirical or realistic and a constructivist or idealistic type theory corresponds in politics to the opposition between a scientific objectivism and subjectivism or spontaneousness. This two-way opposition can be clearly seen in connection with social class and is very much present within the Marxist tradition. In fact, class theory poses a central problem which relates back to the theory of perception of the social world and which is the problem of the relationship between the academic conscience and the common conscience, that is, the relationship between the classifications proposed by the sociologist and those the agents themselves have in mind. Sociology can lay claim to any sort of objectivity or truth all the less in that these classifications are themselves at stake in the struggle between social agents, and in that there exists a struggle among classifications which is itself a dimension of class struggle.

RESUMEN

A lo largo de la historia de las ciencias sociales encontramos la oposición entre una teoría de tipo empirista o realista y una teoría de tipo constructivista o idealista. A esta oposición corresponde en política, aquella entre un objetivismo científico y un subjetivismo o espontaneísmo. Esta doble oposición se ve de manera clara a propósito de las clases sociales y ella está muy presente en el seno mismo de la tradición marxista. La teoría de las clases plantea, en efecto, un problema central que refiere a la teoría de la percepción del mundo social, relación entre la conciencia científica y la conciencia común, es decir la relación entre las clasificaciones que la sociología propone y aquellas que los agentes tienen en sus mentes. La sociología no puede pretender de ninguna manera una objetividad o verdad cualquiera ya que esas clasificaciones forman parte de la lucha entre los agentes sociales; que hay una lucha de clasificaciones, la cual es una dimensión de la lucha de clases.